

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 26 (1938)

Heft: 525

Artikel: Les femmes et la Société des Nations : femmes déléguées à la Conférence internationale du travail : (Genève, juin 1938)

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-263043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Les femmes et la Société des Nations

Femmes déléguées à la Conférence Internationale du Travail

(Genève, juin 1938)

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE: Miss Frida Miller, directrice de la division du travail des femmes de l'Etat de New-York, première déléguée gouvernementale.

Id. Mrs. Clara Beyers, directrice adjointe au

Département du Travail, conseillère technique gouvernementale.

EMPIRE BRITANNIQUE: Miss Flora Hancock, déléguée à la propagande du syndicat des transports, conseillère technique ouvrière.

DANEMARK: M^{me} Gloerfelt-Tarp, inspectrice du travail et des usines, conseillère technique gouvernementale.

ESPAGNE: M^{me} Mathilde Huici, conseillère technique gouvernementale.

FRANCE: M^{me} Léonetti, inspectrice du travail à Paris, conseillère technique gouvernementale.

MEXIQUE: M^{lle} Palma Guillem, déléguée suppléante.

NORVÈGE: M^{lle} S. Arctander, secrétaire au Bureau central de statistique, conseillère technique gouvernementale (a malheureusement été empêchée de venir à Genève au dernier moment).

Id. M^{me} Johanne Reutz, membre de la Confédération des syndicats norvégiens, conseillère technique ouvrière.

PAYS-BAS: M^{lle} G. Stenberg, directeur au Ministère des Affaires sociales, conseillère technique gouvernementale.

SUISSE: M^{lle} Dora Schmid, adjointe au directeur de l'Office fédéral des arts et métiers et du travail, conseillère technique gouvernementale.

YOUgoslavie: M^{lle} Milena Atanatskoviitch, conseiller au Ministère de la politique sociale et de la santé publique, conseillère technique gouvernementale.

Soit au total 12 femmes, représentant 10 pays, chiffres inférieurs, malheureusement, à ceux de l'an passé, puisqu'alors 19 femmes représentaient 13 pays. Et cependant, nous l'avons déjà dit, plusieurs des questions inscrites à l'ordre du jour de la Conférence de cette année sont d'un intérêt spécial pour les femmes, et la constitution de l'Organisation internationale du Travail prévoit expressément dans ces cas-là la présence de femmes dans les délégations — ainsi que le Directeur l'a rappelé aux gouvernements. Alors, qu'ont fait ceux-ci?...

Pour sauver la paix

Quelques-unes des résolutions votées par la Conférence Internationale des Femmes (Marseille, 13-15 mai 1938)

RÉSOLUTIONS GÉNÉRALES (extraits).

Les femmes réunies à Marseille dans une heure particulièrement grave sont convaincues que ce que l'on nomme fatalité de la guerre n'est que l'acceptation de ce que l'énergie et la persévérance pourraient empêcher.

Elles proclament leur foi indéfectible dans le triomphe final des forces de justice, de progrès et de paix.

Elles adjurent les femmes de prendre enfin conscience de leur pouvoir et de réclamer leur place dans la vie nationale et internationale.

Les femmes assemblées à la Conférence de Marseille affirment leur attachement:

Aux principes démocratiques qui impliquent l'égalité des races et des sexes.

Aux principes de solidarité et de coopération politique, économique et intellectuelle entre les peuples.

A la Société des Nations qui n'est faible que lorsque les gouvernements trahissent son esprit et ses règles.

Elles déclarent que la paix exige le respect des lois internationales, des traités et des pactes librement consentis.

Elles veulent que les modifications nécessaires par des situations nouvelles ne soient jamais réalisées que par un consentement mutuel et des moyens pacifiques.

Elles reconnaissent que les forces spirituelles et religieuses mises au service de la paix et de la démocratie sont un puissant facteur de succès.

Elles adressent le plus pressant appel aux femmes de tous les pays, leur demandant de se joindre à elles pour sauver la paix et la liberté alors qu'il en est temps encore.

Elles demandent à toutes les femmes qui ont pris part à la Conférence de Marseille, d'organiser dans leur pays respectif une action basée sur les principes et les résolutions de la Conférence.

PROTECTION DES ENFANTS.

Au nom des peuples libres du monde, la Conférence internationale des femmes en session à Marseille du 13 au 15 mai 1938, demande que soit résolue d'urgence la question de la protection des enfants en temps de guerre.

EDUCATION DES ENFANTS.

La Conférence internationale des femmes, siégeant à Marseille, du 13 au 15 mai 1938, demande à toutes les mères et à tous les éducateurs de lutter contre toute éducation tendant à l'acceptation de la servitude et de la guerre.

Elle leur demande de combattre en faveur d'une éducation démocratique qui développe la personnalité des enfants et en fait des clairvoyants défenseurs de la paix.

FORCES SPIRITUELLES.

Les femmes assemblées à la Conférence internationale des femmes, en session à Marseille du 13 au 15 mai 1938, considérant que la question de la paix n'est pas simplement une question politique, économique et juridique, mais aussi un problème d'ordre moral; considérant que toutes les religions et les philosophes enseignent la haine de la violence et la dignité de la personnalité humaine.

IN MEMORIAM

Maria Vêrone

Nous l'avons écrit, l'autre semaine en apprenant sa mort: c'est une grande figure du mouvement féministe qui vient de disparaître. Grande par sa rare intelligence, son éloquent fougueux, ses convictions profondes, son redoutable talent de polémiste; grande, par l'exemple qu'elle a donné en mettant en œuvre ses principes et en vivant ses idées; grande encore par l'influence étendue qu'elle a exercée, par le rôle de premier plan qu'elle a joué et par la place qu'elle a tenue dans l'histoire du féminisme, en France d'abord, à l'étranger ensuite.

C'est que Maria Vêrone était l'une des dernières représentantes de cette équipe de vaillantes qui, pendant les dernières décades du XIX^e siècle, menèrent en France le bon combat pour nos idées avec un ardeur que n'ont pas toujours connue les générations qui leur ont succédé. Et certes à la voir, toujours en éveil, toujours prête à l'attaque, à entendre sa parole, tour à tour éloquente et mordante, on avait peine à réaliser que le début de son activité féministe remontait aussi loin: ne disait-elle pas elle-même en plaisantant quand on supputait les années écoulées depuis lors: « Mon âge? j'ai plus de vingt-cinq ans, voilà tout! » Et c'était en l'écoutant narrer ses souvenirs dans l'intimité — il me souvient de tel dimanche après-midi, au coin du feu dans son cabinet de travail tapissé de livres, ou dans cet appartement ensoleillé de la rue de la Tour d'Auvergne, où elle aimait à montrer la fenêtre par laquelle s'échappa après le coup d'Etat de 1852 Victor Hugo, qui habitait là alors — c'était durant ces trop rares causeries au cours desquelles elle évoquait son passé que l'on réalisait pleinement l'œuvre importante qui avait été la sienne, et la somme de travail accomplie durant cette existence de lutte sans relâche.

Elle était la fille d'un modeste travailleur, l'un de ceux qui gardèrent au cœur toute leur vie la flamme de la Révolution de 1848: flamme d'idéal républicain, social, laïque et humanitaire, qui brûle encore actuellement, mais sur d'autres flambeaux, chez tant de personnalités éminentes d'outre Jura. Ces idées de son père, elle les partagea dès sa jeunesse, durant ces études de mathéma-

thiques auxquelles se complaisait son intelligence lucide et exacte, puis plus tard, quand entrée dans l'enseignement, elle dirigea une classe; et ce sont ces idées-là encore qui la firent rayer des cadres de l'enseignement officiel comme subversives et inadmissibles chez un fonctionnaire. Ce fut alors la période difficile de son existence, durant laquelle pour vivre, pour élever ses enfants, elle fit face à tout avec une admirable énergie, acceptant tout travail qui s'offrirait, essayant du théâtre, du journalisme, et poursuivant entre temps, à la force du poignet, ces études juridiques auxquelles elle allait devoir une si brillante carrière. Car si elle ne fut pas la première avocate française — cet honneur appartenait, on s'en souvient, à M^{lle} Jeanne Chauvin — elle fut la première à plaider en Cour d'Assises: redoutable épreuve pour une femme qui frayait la voie aux autres, et dont, il y a peu de mois encore, elle nous racontait les péripéties et le succès décisif avec un incomparable don d'évocation.

Consacrée avocate, et bien vite grande avocate, grâce à sa science juridique impeccable, à la lucidité de son esprit logique, et à son talent oratoire; à la tête d'une étude qu'elle dirigeait avec son mari; spécialiste des affaires d'enfants délinquants pour lesquels elle réclama sans relâche l'institution de tribunaux spéciaux, Maria Vêrone trouva encore le temps de faire d'autre part carrière de journaliste, collaborant à la *Fronde*, d'abord, ce quotidien créé, dirigé et imprimé uniquement par des femmes, et qui dès 1897 prit si généreusement parti pour le capitaine Dreyfus, lors de la fameuse « Affaire », puis à d'autres journaux d'inspiration politique analogue, tels *l'Ouvrier* à qui elle donna jusqu'à ses derniers mois des chroniques féministes régulières. Mais surtout, elle trouva le temps de se consacrer à ce qui plongeait des racines au plus profond de son être: au féminisme.

Car, et comme toute femme intelligente qui réfléchit, elle ne pouvait admettre l'injustice du préjugé qui veut l'infériorité de notre sexe, et elle se révoltait contre la convention ridicule qui faisait d'elle, juriste de renom, grande oratrice, personnalité de premier ordre, une mineur privée des droits que possédait par simple privilège de naissance le premier lourdaud venu, fût-il même illettré. Et puis son expérience des difficultés de la vie, acquise personnellement d'abord, par sa pratique du barreau, ensuite, lui avait

fourni trop de cas typiques de misères de femmes résultant de notre infériorité légale, économique ou sociale pour que, de tout son talent et de toute son ardeur, elle s'attachât à fourbir des armes pour démolir cette infériorité. Elle avait pris la direction de la Ligue Française pour le Droit des Femmes, fondée en 1870 par Léon Richer, et qu'elle présida jusqu'à sa mort, rédigeant la revue mensuelle qui porte le même nom, écrivant des articles, prononçant des conférences, multipliant les démarches, ne craignant ni l'attaque ni la riposte, déroulant par son audace celles qui n'approuvaient pas ses méthodes de « suffragettes », poursuivant de sa verve sarcastique et de son impitoyable logique les piteux adversaires du féminisme. Sur le plan international, elle fut présidente de la Commission du Lois du Conseil International des femmes, membres de l'*Open Door International*, de l'*Equal Rights International*, refusa combien d'autres fonctions en vue dans d'autres organisations, participa à d'innombrables Congrès féministes internationaux, vint souvent à Genève pour agir auprès de la S. d. N., tant pour la question de la nationalité de la femme mariée que pour celle du statut de la femme... C'est à cette occasion qu'en septembre 1937, nous l'avons vue pour la dernière fois. Hélas!...

Comme toute personnalité marquante, si elle eut des partisans, des disciples, et des amis qui l'auraient suivie partout, elle eut aussi, et forcément, des adversaires, qu'elle ne ménagea jamais, mais contre lesquels elle se défendit toujours avec courage et loyauté. Car cette femme faite pour la bataille avait aussi une âme franche et droite, un cœur chaud et généreux, pitoyable aux misères humaines, fidèle à ses amitiés, et le lien de ses affections familiales fut particulièrement fort et vivant. C'est pourquoi ceux qui la pleurent sont aujourd'hui si nombreux, et c'est pourquoi avec respect nous nous inclinons devant leur chagrin que nous comprenons et partageons. Mais qu'ils se disent avec fierté aussi que, certainement, Maria Vêrone a apporté à la cause qui est la nôtre un appui précieux et rare, en prouvant de quoi une femme est capable quand elle se consacre à la défense d'un idéal, et comment, malgré tout et contre tout, elle a ainsi contribué à marquer d'une étape l'histoire de notre mouvement.

E. Gd.



Glané dans la presse...

Une héroïne de la science

Nous empruntons à Minerva ce portrait d'une femme, portrait qui porte certainement un coup dur à la légende du « sexe faible! ».

Permettez que je vous présente Isabel Hutchinson, une des capacités botaniques de notre époque. Malgré sa jeunesse — je ne crois pas qu'elle ait atteint la quarantaine — elle se range, depuis des années déjà, parmi les meilleurs connaisseurs de la flore arctique. Tout d'abord son amour pour les plantes des régions polaires ne fut — si j'ose dire — que platonique. Elle se contenta de les étudier d'après les livres, confortablement installée dans son cabinet de travail. Bientôt, cependant, ce contact imparfait ne lui suffit plus. En 1932, elle bondit sur l'occasion qui s'offrit à elle d'approfondir son savoir: une expédition au Groenland! laquelle elle fut attachée en tant qu'assistante scientifique. La mission hélas! semblait placée sous une mauvaise étoile. Deux des quatorze participants trouvèrent la mort dans les glaciers majestueux — mais

combien cruels — du Groenland; quant aux autres membres, ils subirent, eux aussi, maintes épreuves pas ordinaires.

Tout autre, à sa place, eût remercié Dieu d'avoir échappé à ces multiples dangers et se serait contentée d'une unique expérience de ce genre. Isabel Hutchinson est d'une autre trempe: ce premier frôlement avec les terres glacées alluma en elle une véritable passion. Sachant que la flore de l'Alaska du Nord est encore bien moins connue que celle du Groenland elle décida d'aller l'étudier sur place.

Voici la fin de ses aventures chez les Esquimaux:

Un Esquimau — assurément le maître de céans — s'approche, l'accueillant avec un flot de compliments. Isabel est sur ses gardes. Elle s'y connaît: ces tournures archipolaires ne signifient rien. Elle raconte, tant bien que mal, ses multiples péripéties. Pour toute réponse, l'homme, d'un mouvement lent, presque cérémonieux, prend la marmite et la lui tend. Isabel alors sourit, les yeux embués de larmes. La glace est rompue. Un Esquimau qui vous offre à manger ne saurait ni vous décevoir ni vous tuer. Celui-ci, au contraire se montra si généreux qu'Isabel lui voua une éternelle reconnaissance. Ne donna-t-il pas à cette femme tombée du ciel force provisions, service qui ne peut guère se monnayer, car, de ce fait, l'Esquimau lui-même se voit, à la fin de l'hiver réduit à la portion congrue. De plus, il conseilla à son hôtesse de modifier sa façon de voyager:

— Si vous voulez maintenant atteindre les îles Herschel il vous faut abandonner chiens et traîneaux pour monter en kaïak.

Isabel ne se le fit pas dire deux fois; à peine remise de ses émotions elle chargea, avec une énergie redoublée, la nouvelle embarcation de son matériel scientifique et des vivres indispensables. Puis elle se glissa dans l'étroite fente du kaïak et se servait avec habileté de l'unique rame, elle longea la côte. Parfois la violence du ressac l'obligea à gagner le large. A travers des glaces flottantes sous une lumière laiteuse et brumeuse, elle filait à la vitesse étonnante de soixante kilomètres par jour. Heureusement s'était-elle entraînée en été à ce sport nautique! La vie des Esquimaux ne saurait être imaginée sans le kaïak, il est pour eux ce que le cheval est au Cosaque. Notre sportive émérite sentit néanmoins ses forces décliner. Sans son indomptable énergie et ses nerfs d'acier, aurait-elle pu survivre aux dernières heures de cette odyssée? Jusque-là l'espoir l'avait éperonnée; et voilà que sur le point d'arriver des doutes l'envahirent. Trouverait-elle quelqu'un... Si l'avion avait filé sans elle?

Non. L'avion l'attendait.

Elle y monta, gagna le Canada; après un repos de quelques jours, elle s'embarqua pour Liverpool.

L'enthousiasme à son arrivée, fut déarrant. N'avait-elle pas parcouru, dans l'espace de dix jours, six cents kilomètres en traîneau et kaïak, effort appréciable, même pour un homme parfaitement équipé. Avec sa décision habituelle, elle ne tarda pas à se frayer un passage à travers la haie des journalistes:

— Voyons, je ne suis pas une héroïne, grommela-t-elle, je ne suis qu'un savant.

Soit... mais une héroïne de la science.

La couture chez les garçons

Le Journal des Instituteurs et des Institutrices (France) publie l'article suivant auquel nous applaudissons des deux mains:

Ils nous souvient de notre surprise amusée, lorsque, visitant une école de notre circonscription savoyarde, nous vîmes de grands garçons faire du tricot, de la couture, manier le fil, la laine et les aiguilles.

Il s'agissait d'orphelins élevés dans un établissement départemental où le directeur et les maîtres comprenaient leur rôle de la façon la plus intelligente et la plus paternelle: on n'avait rien trouvé de mieux, pour occuper ces enfants et les préparer à certaines nécessités de la vie, que de leur confier des tâches réservées jusqu'à ce jour aux petites filles.

Que de fois nous avons médité sur cet exemple.

Et comme nous aimerions qu'il fût suivi. Aux instituteurs et institutrices qui ne savent, durant les leçons de travail manuel, comment occuper leurs garçons, nous indiquons donc des travaux possibles: coudre un bouton, faire un ourlet, réparer une déchirure, tricoter bas et chaussettes, dessiner et broder des initiales, confectionner un tapis.

Nous voudrions même que l'enseignement ménager, sous sa forme pratique, fût donné parfois aux garçons, qu'on leur apprit à faire la cuisine, à mettre la table, à laver et à essuyer la vaisselle, à laver et à repasser le linge, à faire disparaître des taches, à encastiquer des meubles, à nettoyer un plancher ou un carrelage, à cirer les chaussures.

Notre liste n'épuise pas le programme...